

Lettre écrite par ma grand-mère à son mari – George Arthur Gregson – à son arrivée à Folkestone. Malheureusement cette lettre n'est jamais parvenue à mon grand-père qui est resté plusieurs mois sans nouvelles de sa femme. Le dernier paragraphe a été ajouté par Denis Gregson, mon père alors âgé de 13 ans et scolarisé en Angleterre.

le 23 mai 40

Mon chéri

J'espère que tu recevras cette lettre et que tu seras rassuré. Par quels moments je suis passée, chéri ! Quelles terribles choses j'ai vues. Aujourd'hui seulement depuis lundi, je me sens revivre un peu.

Je suis arrivée hier sur un destroyer, le "*Venimous*"¹. M. Reight a été admirable pour moi, et depuis tous sont pour moi plus que des connaissances. Mais je vais essayer de te faire revivre les heures que je n'oublierai jamais.

Le lendemain de ton départ, Calais était à nouveau bombardé. Vendredi, la panique gagne. Tous partent, les Dubreucq, Mme Sharp et sa fille, et d'autres encore. J'étais très embarrassée car les "Boches" avançaient. Le samedi, au consulat, on me conseille de prendre le bateau marchand qui partait le lendemain. Je suis allée chez M. Oldham, il n'était pas là. J'ai demandé conseil aux Lhaden, eux non plus ne savaient pas ce qu'ils allaient faire. Je commençais à être un peu affolée. Je suis allée voir les Deguines, eux cherchaient à partir mais ne savaient comment, les trains étant arrêtés et tous ces Belges par milliers, qui passaient avec leurs ballots ou en voiture. Mme Pezron, qui avait dormi à Calais, mercredi et jeudi, devait revenir à la maison, ainsi que les Deguines qui étaient très contents de fuir les bombardements. Mais l'autobus ne passe pas et nous prenons la "Starn". Mme P. n'est pas venue à Sangatte. Nous allions aller à pied.

J'ai oublié de te dire que vers cinq heures et demie, j'ai une idée; la Rolls étant chez Peugeot et M. Deguines sachant conduire, nous pourrions tous partir jusqu'à Dieppe. Je croyais que la voiture était ouverte. Après avoir donné l'ordre de la tenir prête et après avoir donné un gros pourboire pour de l'essence, n'ayant pas de bons. Impossible de l'ouvrir. Nous avons donc attendu dimanche pour trouver une solution.

Je continue. Arrivés à Sangatte, nous allons voir M. Tait. Lui aussi faisait partir sa femme et les Verbeck à Dieppe. Cette nuit là fut terrible. A Blériot, les gens affolés s'enfuyaient et ceux qui partaient vers les dunes étaient mitraillés par les "boches". La D.C.A. anglaise venait d'arriver et a fait du bon travail. Le lendemain, dimanche, nous allons voir la Rolls. Mais là, M. Deguines est effrayé par la taille de la voiture. Tout de même, comme on ne trouvait aucun chauffeur à Calais, il va la conduire. Nous avions trouvé un serrurier qui devait venir lundi. Donc, tout était pour le mieux. Mais le lundi quand M. Deguines prend la voiture en main, il lui est difficile de bien conduire. Entre temps, j'avais vu John. Il me conseillait aussi de partir. A sept heures comme nous allions renoncer et partir par nos propres moyens, on nous dit chez Peugeot qu'un mécanicien cherche à partir avec sa femme. Nous allons le voir et de

¹ Orthographié de cette façon dans l'original

nouveau l'espoir nous gagne. Nous lui payions la nourriture et logement et il me conduisait à Dieppe, allait à Alençon avec les Deguines, y laissait sa femme et ramenait la voiture à Dieppe avec M. Deguines qui, lui, reprendrait le train pour Calais. Mme Pezron resterait à Escalles avec Narwick et M. Oldham pourrait venir le soir si nécessaire. M. Clausen et l'autre m'avaient demandé également s'ils pouvaient dormir à Escalles. Bref, tout était trop parfait. Nous partons donc mardi à 7h du matin. M. Deguines avait trouvé 80l d'essence. J'emmène le maximum d'affaires, hélas, j'aurais dû ne rien prendre, l'argenterie, les quelques vêtements des gosses qui avaient de la valeur, mes robes, lingerie, etc.. et nous partons sans difficulté derrière une file de centaines de voitures.

Arrivés à Wimereux, comme nous faisons du dix à l'heure, je vois Sexton, pauvre gars. Je lui dis que je m'en vais à Dieppe et d'un air triste qui aurait dû me frapper, il me dit : "Si vous le pouvez". J'ai cru qu'il voulait dire que la route était encombrée. Je lui ai demandé des nouvelles d'Albert, il me dit : "Sans doute en Belgique". Nous arrivons à Boulogne. Là, que des dégâts. Ensuite, quelques kilomètres plus loin, voilà que le moteur chauffe, la courroie de ventilateur avait sauté. Heureusement que le chauffeur était bon mécanicien et que tu avais des pièces de rechange. Nous repartons et arrivons à Camiers. Là, nous voyons des voitures revenir en sens inverse. Nous demandons. Les uns nous conseillent de continuer, les autres nous disent qu'on ne peut plus passer. On nous arrête et nous sommes obligés de nous garer sur le bas côté de la route à Camiers. J'espérais te voir et je restai sur la route. Là, j'ai demandé à un interprète des renseignements. Il m'a regardé d'abord étonné, mais je lui ai expliqué qui j'étais et le reste. Chose inouïe, c'était le neveu des Watney de Calais et M. Oldham m'avait dit qu'ils étaient partis; il le connaissait. Aussi, il m'emmena vers une route moins encombrée, et me conseilla de repartir immédiatement pour Calais. Les "boches" arrivaient, les ponts étaient coupés.

Nous repartons donc et nous avons fait quelques dizaines de mètres quand ces lâches se mettent à nous mitrailler. A ce moment, ma bonne étoile est intervenue, nous sautons en bas de l'auto, à droite une petite impasse, nous nous mettons contre un mur, celui de droite, à plat ventre, les uns sur les autres. Les petits Deguines étaient restés près de moi. Il y avait des chaises. Le plus jeune, je ne l'oublierai jamais, me passe une chaise qui se trouvait là tandis que le plus grand hurlait pour en avoir une autre. Ce n'était pas cela qui aurait pu nous protéger, mais le geste était beau. La mitraille se met à tomber, mais par bonheur, sur le côté gauche de cette impasse, une bombe incendiaire sur une maison plus loin devant. Bref, quelque chose de terrible que je ne puis oublier.

Tant bien que mal, après beaucoup d'angoisses, de nombreux bombardiers anglais, arrivés rapidement les avaient fait fuir, nous arrivons au passage à niveau de Pont de Briques. Quelques mètres plus loin, on nous arrête. Nous étions dans la deuxième voiture. La première voiture ne voulant pas obéir aux ordres du "policeman" qui voulait qu'elle serve de barrage, le "policeman" lui crève les pneus. Voyant cela, M. Deguines demande quand même s'il pouvait passer, mais l'autre sort son revolver. Alors, nous sommes descendus et là, chéri, j'ai dû tout laisser. Nous étions à 7km de Boulogne. J'ai juste pris les bijoux, les timbres de Maurice et des livres à toi, que j'ai dû laisser à Boulogne.

Nous sommes arrivés à Boulogne dans un triste état. Nous voulions trouver une auto. Naturellement, impossible. Nous partons vers Calais, à pied. Nous étions rue Magenta quand, tout à coup, les revoilà et de cette hauteur, on voyait les bombes éclater sur le quai maritime. Nous demandons à une femme : "Abri? ", elle nous répond : "Allez plus loin." Voilà la fraternité française. Heureusement qu'il y a des bons pour relever les mauvais. Nous avons frappé à une porte, celle d'un ancien inspecteur d'école et, quel coeur! Après avoir su qui nous étions, manger, boire, dormir, tout nous a été offert à profusion.

Le mercredi matin, je suis allée au consulat pour essayer d'embarquer avec les petits Deguines comme on me l'avait conseillé à la gendarmerie juste avant qu'ils ne ferment. D'abord, on m'a dit que M. Carter était parti. A la dernière minute, j'apprends qu'il est encore là. Après une longue attente, je peux partir, mais pas les petits. Je pars donc et j'essaie quand même de les faire passer, mais un policier belge m'interpelle à cause de mon passeport anglais et me dit que je n'ai aucune priorité d'où une dispute entre lui et moi. Il y avait des milliers de jeunes Belges qui voulaient ficher le camp. En voyant mon passeport et tout souriant, il me dit : "Doucement, doucement, madame, venez, les femmes et les enfants d'abord et ceux qui devraient être soldate après". Le Belge, amadoué, me laisse passer. Il était 11h et depuis lundi, je n'avais pu ni manger, ni boire. Là, j'étais avec quelques Belges qui me regardaient plutôt méchamment. L'un d'eux, me voyant si désolée, me parla gentiment. C'était un policier de Liège, ayant fait l'autre guerre; il avait perdu sa femme et sa petite fille de sept ans et certains lui avaient dit que sa femme avait été tuée. Il m'a un peu rassurée. Tout à coup, une idée me vient. Comme j'avais ton passeport (il était 2h et quart), je vais trouver le sergent anglais car il y avait des soldats partout, baillonnnette au canon, et le lui montre, expliquant tant bien que mal mon cas et, bonheur, tu venais de me sauver. Il me fait conduire au R.T.O. où, là, on me donne un ticket d'embarquement et deux heures plus tard, j'étais sur le "*Venimous*", avec d'autres personnes qui avaient attendu neuf jours dans la gare, sous les bombardements.

Les marins du destroyer furent admirables, donnant à manger et à boire à tous. Deux petits Français, avec leur grand-mère, qui avaient été blessés, l'un aux chevilles, l'autre aux mains, furent soignés. Pendant la traversée, qui était magnifique, une heure de Boulogne à Folkestone, les avions boches essayèrent de nous bombarder, mais les canons et l'escorte de hurricanes les refoulèrent et je pleurai de soulagement en arrivant. Là, j'ai rencontré M. Reight qui a été vraiment gentil. Je suis avec Denis depuis ce matin et je partirai dans le Devon avec M. Davidson. Denis également part là-bas.

Je suis plus heureuse, mais je pense à toi et j'aimerais avoir de tes nouvelles vivement.

Dear Dad,

Mummy was very please and glad to see me. I think we are going to be evacuated to Devon. I was glad to see Mummy. We could not change any French money so we went to Barclay's bank where a man changed 2000 francs. You can't change any French money here now. Mummy was surprised to see Folkestone, for everyone was happy, not like Calais.

I hope to hear news of you soon

With love from Denis